Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 9 (1989)

Artikel: Vers la fin des mythes suisses? : buts et étapes de la démythification

Autor: Reszler, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1077697

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vers la fin des mythes suisses? Buts et étapes de la démythification

I

Dans un petit livre paru fin 1987, j'ai étudié l'*érosion* des mythes dans la Suisse contemporaine, en expliquant le phénomène du moins en partie par le procès de *démythification* dont ils font l'objet.

Mon travail était fondé sur plusieurs hypothèses. Tout d'abord, j'ai défini le mythe, au même titre que la culture politique et l'histoire, comme un élément constitutif de l'identité suisse. En un deuxième temps, j'ai présenté le mythe comme le résumé imagé, symbolique, au pouvoir mobilisateur, d'une réalité foisonnante dont il serait en quelque sorte la sédimentation raisonnée. Ainsi conçu — alors qu'on pourrait voir dans la démonétisation de la mythologie helvétique un événement anecdotique ou folklorique —, le mythe — et c'est ma troisième hypothèse — est le porteur d'un dessein national de la plus haute importance, son déclin annonçant un phénomène de déclin politique, social ou économique plus vaste.

L'énoncé de cette communication se fonde — sous forme d'interrogation — sur cette dernière hypothèse.

La fin du mythe suisse n'est, dans mon livre, qu'une possibilité parmi d'autres. L'érosion du substrat mythique du «langage» suisse à l'heure actuelle n'est peut-être que le prélude à une restauration prochaine. En matière sociale, le mythe élude la prospective. Toujours capable de sursauts, il s'efface, renaît au gré de lois qui nous échappent. Aussi devons-nous nous demander de quel danger il s'agit lorsque nous nous interrogeons sur les «mythes suisses en péril». Qu'est-ce qui est menacé? Les mythes de la Suisse ou la Suisse elle-même dans la mesure où elle est désertée par ses mythes fondateurs? Et de quelle menace s'agit-il? D'un péril direct et immédiat? Ou d'un péril plus diffus et plus lointain dont nous prenons conscience de la même manière que le lecteur allemand ou français qui se familiarisait, au lendemain de la Première Guerre mondiale, avec les sombres prophéties du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler?

QUELQUES QUESTIONS TERMINOLOGIQUES

Les mythes suisses dont je parlerai ici — le *Sonderfall*, le consensus helvétique, le mythe du peuple élu, sans oublier la légende de Guillaume Tell ou l'héroïsation du général Guisan — appartiennent à la famille des mythes nationaux. Ils se distinguent des mythes

politiques ou sociaux plus universels dans la mesure où ils rendent compte des origines d'une nation, d'un Etat particuliers; et même lorsqu'ils font partie de la mythologie de toute une civilisation — comme c'est le cas du mythe de Jeanne d'Arc ou de celui de Tell! —, ils servent de lien social privilégié au sein d'une communauté nationale unique.

L'existence nationale a donc ses mythes: à certains moments, c'est elle qui se résume même dans un récit historique donné ou dans une fable pour proclamer par exemple le besoin d'unité face à l'envahisseur étranger...

Selon Michelet, la patrie doit être ainsi «enseignée comme dogme et comme légende»[1]. La France en tant que légende se présente comme deux «leçons» consécutives: la «sainte Pucelle d'Orléans» et la «Révolution». Dès le XVIIe siècle, elle se croit perdue lorsqu'elle est divisée, alors que l'émergence d'un chef national qui la rassemble la rend invincible[2]. A l'époque de Vichy, on assiste à l'identification du maréchal Pétain et de Jeanne... Le 10 mai 1941, par exemple, le *Figaro* relate la célébration de la fête de la sainte en ces termes: «Pas un Français, en ce jour anniversaire, n'a pu s'empêcher d'associer, avec gratitude, le nom du maréchal Pétain à celui de la sainte de la Patrie.» Et le maréchal d'évoquer, dans un message, le souvenir de la sainte: «Martyre de l'unité nationale, Jeanne d'Arc, patronne de nos villages et de nos villes, est le symbole de la France.» Quant à la France libre, elle célèbre les vies cumulées de Jeanne et du général de Gaulle.

Dans l'absence d'une culture nationale suisse unifiée, les mythes ont dans ce pays un rôle unificateur plus net encore. A l'époque des crises, chaque canton a ainsi son chemin creux et les grandes valeurs mythiques — l'harmonie, le consensus — se prévalent à toutes les échelles de la vie politique et sociale. (La formule magique agit aussi bien au niveau des cantons qu'à l'échelle fédérale.)

La figure de Tell est suisse (ou l'est devenue), comme l'est le général Guisan lorsqu'il évoque, en juillet 1940, pour mobiliser la résistance du pays, les lieux mythiques du Rütli et du Gothard. Le mythe du *Sonderfall* traduit au langage d'un petit Etat la fierté d'être lui-même que nous associons traditionnellement avec les seules grandes puissances. Les mythes du consensus et du peuple élu sont les variantes helvétiques de grands mythes universels. *La mythologie*

---

[1]Pour les mythes nationaux français, voir Pierre Albouy, *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris, Armand Colin, 1969, p. 210.
[2]*Idem*, p. 216.

de la Suisse se caractérise par conséquent par la co-existence, au sein d'un ensemble unique, de récits et de croyances autochtones et à proprement parler universels. L'essentiel, c'est une configuration donnée, l'interaction des différents mythes jouant un rôle important. L'harmonie intérieure des habitants est ainsi la condition indispensable d'une volonté d'indépendance à tout prix incarnée par l'arbalétrier d'Uri...

«DÉMYTHIFIONS, DIS-TU?»

Parmi les nombreuses définitions du mythe, deux occupent des positions «dialectiques» extraordinairement nettes. Selon la première, le mythe est une «histoire vraie» qui a un caractère «sacré, exemplaire et significatif»[3]. La seconde tient, par contre, le mythe pour une «fable» dépourvue de toute valeur symbolique, pour une «fiction» plus ou moins louche ou une «invention» trompeuse. Au moment où, dans une société donnée, l'on assiste à la modification du statut de ses mythes fondateurs, des récits jusqu'alors sacrés apparaissent comme des légendes inventées de toute pièce. Démythifier, c'est faire passer les mythes d'une catégorie à l'autre, c'est dévoiler une réalité sous-jacente cachée, c'est enlever les draperies, mettre à nu les fondements ou les structures derrière la tromperie des façades.

Or, un certain nombre d'intellectuels ou de maîtres à penser se sont donné comme tâche, pendant le dernier quart de siècle, d'examiner les grands mythes qui sous-tendent la vie nationale, *en tant que mythes*. C'est des résultats de ce long travail d'analyse critique dont je parle dans mon livre mentionné plus haut[4].

«Une idylle qui n'en est pas une», un pays si totalement tourné vers le passé qu'il érige l'absence de vie, d'esprit en idéal, voici l'image de la Suisse profondément démythifiée telle qu'elle apparaît dans un très beau roman fondateur du genre: *Stiller*[5]. Le héros du roman de Max Frisch est si étranger au pays qui passe, aux yeux de ses habitants, pour l'idéal qu'il récuse son nom, son identité, son passé. Aussi tient-il la patrie de Tell pour une «forme relativement tempérée de servitude» («eine vergleichsweise milde forme von Unfreiheit»). «L'on ne saurait discuter avec ces Suisses de la liberté pour la simple raison qu'ils ne supportent pas qu'on mette en doute

---

[3]C'est à Mircea Eliade que j'emprunte, bien entendu, mes catégories.

[4]*Mythes et identité de la Suisse*, Genève, Georg, 1986.

[5]Paru dès 1954! Je cite ici l'édition allemande parue aux éditions Suhrkamp (Francfort am Main, 1973).

leur idée selon laquelle la liberté est un monopole suisse.»[6] Là où la vie et la spiritualité sont absentes, l'armée est la seule institution sacrée. Ce qu'il hait d'ailleurs, ce n'est pas la Suisse en tant que telle, mais l'habitude de mentir suisse («Verlogenheit»). Le mythe est dès lors reflet, apparence, masque trompeur...

«Et leurs mouvements, rien que leurs mouvements laids; est-ce que ce sont là les mouvements d'hommes libres?»[7] Frisch fera part plus tard, dans *Guillaume Tell pour les écoles*, de l'étonnement du bailli Gessler en découvrant la laideur des habitants des vallées profondes du pays d'Uri[8]... Ne récuseront-ils tout esprit noble, l'esprit du changement, des Lumières? Même leur attachement à l'Etat de droit a quelque chose de réactionnaire[9]. Et Max Frisch de reprendre, dans un texte récent, son vieux dada: le besoin de dénoncer le «jeu qui consiste à dégrader en truc l'idéal de l'Etat de droit» («Rechtstaatlichkeiten als Kniff»)[10].

LES ÉTAPES DE LA DÉMYTHIFICATION

C'est peut-être en 1954, date de la parution de *Stiller* que s'ouvre la période de mise en doute dont nous sommes, aujourd'hui, sur la lancée. A peu près tous les mythes du pays — et comme ils se réfèrent à un tissu de réalité complexe — toutes les institutions y passent, des livres bons et mauvais (*Mars* de Fritz Zorn illustrant la première catégorie, *Une Suisse au-dessus de tout soupçon* caractérisant la seconde) participant au jeu qui consiste à arracher les masques. La métaphore d'un jeu de quilles où l'on ferait tomber les derniers mythes ne me paraît pas exagérée. Depuis la publication de mon livre, on a vu «tomber» le général Wille («Meienberg déboulonne le général Wille»[11]), l'Université de Lausanne («Un dictateur si séduisant»[12]) et CH 91:

---

[6]*Stiller*, p. 197.

[7]*Idem*, p. 198.

[8]Lausanne, La Cité, 1972.

[9]Cf. *Stiller*, p. 25.

[10]*Die Zeit* du 26 décembre 1986, p. 29.

[11]Dans *24Heures* du 17 juin 1987. «Prussien jusqu'à la folie», voici le titre d'un autre article paru dans le même numéro du quotidien romand.

[12]Article de Philippe Barraud dans le numéro du 16 juillet 1987 de *L'Hebdo*. «(...) l'Université d'aujourd'hui n'est pas totalement détachée de celle d'hier: elle porte, ici et maintenant, une responsabilité historique», écrit l'auteur.

«700 bougies sans flamme»[13]. Le destin du seul rescapé reste à mentionner: celui du général Dufour dont on a célébré, *comme on l'aurait fait autrefois*, le bicentenaire: un «homme exceptionnel». «Pas une ombre», lisait-on dans *L'Hebdo*. «Comme la montagne qui porte son nom, cas unique en Suisse, il est le plus haut.» Il faut une exception pour confirmer la règle.

LA MAUVAISE CONSCIENCE HELVÉTIQUE

D'où vient la volonté de déboulonner, de se défaire des jalons qui marquent les étapes d'une existence nationale réputée exemplaire? De l'émergence, en partie, d'une mauvaise conscience helvétique: variante particulière d'un phénomène européen qui aurait atteint la Suisse sur le tard, la mauvaise conscience européenne. Cela semble être le cas de Frisch qui qualifie Stiller «d'homme à la mauvaise conscience». Et qui remarque, dans une interview récente: «La forte arrivée des réfugiés résulte aussi de la richesse de la Suisse qui enfreint le développement des autres pays.»[14]

VERS UNE SUISSE ALTERNATIVE?

En se défaisant des mythes qui auraient fait leur temps — et dont la persistance ne ferait qu'accentuer le clivage entre la réalité et les représentations symboliques qui les prolongent — créons-nous de nouveaux mythes de remplacement?

Cela ne me paraît pas être le cas. Ce qui m'a frappé en lisant les ouvrages qui dénoncent le pouvoir du mythe, c'est l'absence de tout projet alternatif digne de ce nom. Tout se passe comme si la négation — avec tout ce qu'elle peut avoir de sincère et généreux — était le mobile essentiel d'un mouvement d'idées résolument *contre*. Pour s'en convaincre, il suffit de citer, une fois de plus, l'auteur de *Stiller* et de *Dienstbüchlein*: «J'appellerais "autre Suisse" cette Suisse créative à laquelle beaucoup de jeunes participent. Cette Suisse constate que nous vivons à l'écart, hors de la construction européenne. Nous risquons de voir les gens les plus talentueux s'en aller, afin de ne pas vivre dans un bunker, mais s'assumer comme citoyens du monde.»[15] Une Suisse autre, plus européenne, ouverte au monde, solidaire, tiers-

---

[13] *24Heures* du 30 avril 1987. «On s'en f...» ont l'air de dire les Trois Suisses sur le dessin qui orne la première page du journal.

[14] Interview de Max Frisch dans la *Tribune de Genève* du 27 mars.

[15] *Ibidem*.

mondiste, tout cela a sa charge de vérité, sans échafauder son mythe ou constituer les éléments d'une nouvelle identité...

DEUX MOTS SUR LA SIGNIFICATION DE TOUT CECI

L'historien à la recherche d'analogies pour comprendre la signification du mouvement de démythification est quelque peu perplexe; puis il songe, mais sans pousser plus loin ses investigations, à l'époque des Lumières en France...

OÙ LA NOTION DU PÉRIL RÉAPPARAÎT ENCORE UNE FOIS

«Là seulement où tombe le rayon du mythe, la vie des Grecs a de l'éclat, autrement elle est sombre.»[16] A première vue, cette phrase de Nietzsche du second volume de *Humain, trop humain* n'a rien à faire avec notre sujet. Le philosophe allemand qui a clarifié ses idées au sujet du mythe pendant ses années bâloises — et qui a fait la connaissance de Zarathustra lors de ses pérégrinations autour du lac de Sils dans le canton des Grisons — n'a certainement pas songé aux Alpes et à leurs habitants en notant cette réflexion. Il suffit pourtant de substituer au mot «Grecs» le vocable de «Suisses» pour se convaincre d'un phénomène assez évident...

«Là seulement où tombe le rayon du mythe, la vie des Suisses a de l'éclat...» C'est au XVIIIe siècle que l'image de la Suisse acquiert l'éclat dont elle bénéficie, aujourd'hui encore, à l'étranger: c'est une île bienheureuse dont les habitants sont dignes d'admiration. C'est, au milieu d'un monde en tourmente, un havre de paix, un lieu sûr où règnent entente sociale, stabilité et sécurité. L'âge d'or helvétique offre, grâce au travail, les deux attributs majeurs de l'idéal «bourgeois»: le pain et la paix.

Le mythe de la Suisse est fortement *vécu*. A l'intérieur, il est source de fierté et procure aux âmes cette agitation légère dont elles ont besoin pour entretenir l'illusion de la durée. A l'extérieur, c'est le symbole d'un statut de «grande puissance» assurée. Dans un petit pamphlet qui appartient aux classiques de la littérature de démythification, *La Suisse du Suisse*, l'écrivain suisse-allemand Peter Bichsel observe le geste autosuffisant du Suisse qui exhibe, aux frontières, le passeport rouge frappé de croix.

L'étranger qui vient en Suisse découvre les hauts lieux d'une véritable mythologie du paysage, les sommets des Alpes faisant figure

---

[16]Paris, Denoël/Gonthier, 1973, t. II, p. 36.

de vrais héros; les glaciers et les lacs de montagne ont l'allure de demi-dieux.

Dans les pays où la politique fait une large part aux idées, le mythe sert de matériaux aux visions du monde, philosophies historiques, idéologies. En Suisse, le mythe se substitue en quelque sorte aux idéologies. Comme il bénéficie du statut de «vérité sacrée», il agit par allusion. Son argument se passe de toute justification (d'ordre théorique). Si cette hypothèse est vraie, le destin moderne de la Suisse est étroitement lié à ses mythes. Leur dépérissement ne manquera pas d'affecter, d'une manière qui nous échappe, l'avenir du pays tout entier.

«ATTENTION! CHUTE DE MYTHES!»

Sur un dessin humoristique, paru dans un quotidien jurassien, on voit un Suisse porteur d'arbalète — est-ce Guillaume Tell en personne? — faire un saut en arrière pour éviter que des pierres tombant d'un pont en ruines ne lui tombent sur la tête. L'écriteau «CH 91» qu'il porte rend explicite le titre: «Attention! Chute de mythe!» Le tout est inscrit dans un signal de route intimant l'ordre de céder le passage. Le sous-titre lit: «Ce nouveau signal, apparu en Suisse primitive dimanche, fleurira bientôt dans tout le pays.»

Le Suisse de demain vivrait-il sans mythe? Et comment vivra-t-il dans un pays démythifié?

C'est dans *La naissance de la tragédie*[17], livre écrit sous l'influence des discussions qu'il avait eues au bord du lac des Quatre-Cantons, dans la propriété que Richard Wagner louait à la famille Am Rhyn, que Nietzsche évoque l'image de l'homme privé de ses mythes. C'est un «éternel affamé» qui cherche en vain ce qui lui permettrait de donner un «sens à sa vie et à ses luttes». Le mythe lui apparaît comme la «ferme et sainte demeure» des hommes qui organisent leur existence sur une vérité qui les fait vivre et qui seule leur permet d'affronter l'avenir.

Lorsqu'on l'a interrogé sur le rôle que jouent les mythes dans les civilisations, Claude Lévi-Strauss a dit il y a quelques mois que «la crise présente de la civilisation vient entre autres du fait que nous n'avons plus assez de mythes» ou, plutôt, du fait que «notre croyance en nos mythes n'est plus suffisamment forte pour justifier leur maintien en vie»[18].

---

[17]Paris, Gonthier, 1964, pp. 148-149.
[18]*Die Welt* du 7 mars 1987.

Je ne crois pas que nous puissions aller plus loin dans nos conjectures que Nietzsche ou le fondateur de l'anthropologie culturelle. Contentons-nous de voir, dans les mythes, le principe d'organisation des sociétés face aux tâches quotidiennes de l'histoire et dont nous n'avons pas encore inventé les substituts...

II

«DÉMYTHIFIONS, DIS-TU?» (BIS)

Choisissons, pour éclairer les fins et les étapes du processus de démythification en cours, Max Frisch, maître ès lucidité par excellence, déjà cité à plusieurs reprises.

Dans *Livret de service* (*Dienstbüchlein*[19]), Frisch fait alterner deux récits différents pour relater ses expériences durant les années 1939-1945. Le premier concerne ses souvenirs d'alors (mais tels qu'il les voit au moment de la rédaction); le second reflète sa manière actuelle d'interpréter l'histoire de la Suisse à l'heure de la Seconde Guerre mondiale.

Le soldat Frisch appelé sous les drapeaux ne voyait, somme toute, que ce qu'il avait envie de voir. Sa volonté de croire en une Suisse loyale et solidaire face à la menace hitlérienne était si forte, qu'il approuvait ainsi l'exécution des traîtres. «Je ne voulais pas savoir, mais croire», écrit-il au sujet de son attitude d'alors[20]. Entretemps, il en est venu à considérer ces exécutions comme les manifestations d'une sorte de justice militaire de «classe». Aussi opte-t-il pour une vision lucide, réaliste à l'égard du passé. Il quitte le territoire du mythe — du mythe d'une Suisse *une* et irréprochable — pour le terrain plus rocailleux de l'histoire. Il ne veut plus croire, il veut seulement savoir.

Si, dans *Livret de service*, Frisch oppose, sous forme de deux types de souvenirs/réflexions contradictoires, mythe et réalité, dans *Guillaume Tell pour les écoles* (*Wilhelm Tell für die Schule*, 1971) il construit un récit volontairement historisant fondé sur les matériaux du mythe. (Nous reviendrons à *Livret de service* au moment où nous systématiserons nos remarques sur les techniques de la démythification.)

---

[19]Francfort, Suhrkamp, 1974.

[20]*Idem*, p. 158. Je transcris le texte dans ma traduction.

DU TELL DU MYTHE AU TELL DE «L'HISTOIRE»

> Mais ici l'histoire de la Suisse, embarrassée par des traditions trop vagues et trop diverses, laisse achever le récit à la poésie, seule capable d'immortaliser ces grandes scènes primitives de la naissance des peuples libres.
>
> Alphonse de Lamartine, «Guillaume Tell»

L'antimythe (déguisé en récit historique) se nourrit de la chaire du mythe. Pour s'en convaincre, comparons le petit livre «pédagogique» de Frisch à l'exposé de Lamartine, poète au service d'une tradition mythique fortement ancrée dans la conscience d'une Europe post-révolutionnaire[21].

Opposons, citations à l'appui, quelques thèmes majeurs l'image des Suisses, l'unité de la Suisse et de ses habitants, la figure de Tell, Gessler —, tels qu'ils apparaissent dans les deux textes.

LAMARTINE	FRISCH
Les Suisses	
«On y est frappé seulement du caractère *majestueux*, simple et patriarcal de la race humaine. Les hommes y sont de haute stature, de forte charpente, de solide aplomb sur leurs pieds, de visage calme, de regard franc, de bouche sans pli et sans ruse», écrit Lamartine, pour remarquer, au sujet des femmes, qu'elles «y ressemblent à des statues grecques transportées sur un piédes-	On aperçoit les Suisses à travers le regard frais de Gessler qui n'a pas d'idées préconçues à leur sujet. «Les gens qui étaient nés dans cette vallée lui faisaient pitié.» Loin d'être beaux, ils ont à peu près tous un goître. Aussi l'envoyé de l'empereur se demande-t-il «si les unions consanguines étaient fréquentes dans ces vallées».Un commentaire désabusé: « [Les Suisses] sa-

[21] «Guillaume Tell», dans *Vie des grands hommes*, Paris, Société générale de Librairie, 1856, t. II. Vu le grand nombre de citations, j'omettrai dans le tableau comparatif l'indication exacte des pages. Fait important, Lamartine se soucie peu de la question de savoir si Tell, selon toute évidence un «grand homme» en histoire, est une invention du mythe ou un personnage historique. En ce qui concerne l'ouvrage de Max Frisch, les citations sont tirées de la traduction française parue aux éditions de La Cité à Lausanne en 1972 sous le titre *Guillaume Tell pour les écoles*.

tal de neige et vivifiées par l'air frissonnant des montagnes. Un mélange harmonieux de majesté virile et de pudeur féminine compose leur physionomie».

vaient faire le fromage et n'avaient pas de leçons à recevoir du monde.» Ils sont inhospitaliers ou, pour utiliser un terme moderne, xénophobes.

Les Suisses et leur paysage

«Son [Tell] image, celle de sa femme et celle de ses fils, se marient agréablement aux paysages grandioses, rustiques et riants de l'Helvétie, cette Arcadie moderne.» — Le ciel y est «le ciel de la liberté». — La nature parle le «même langage» que ses habitants.

Cheminant au fond de vallées «étouffantes» — et alors que le soleil se cantonne sur les hauteurs —, Gessler a l'impression pénible d'être «tombé dans une citerne». Il se garde de dire qu'il n'eût pas aimé vivre au pays d'Uri.

Comme chez Lamartine, il existe une harmonie certaine entre le pays d'Uri et ses habitants, même si elle a pour origine la laideur.

Tell

«Conforme aux sites, aux mœurs, au caractère du peuple», c'est un «navigateur intrépide», un «héros fabuleux». «La masse obéissante se plia au caprice de la tyrannie par mépris ou par terreur du tyran. Un seul résista: c'était un simple paysan d'Uri, pêcheur du lac et chasseur de chamois, nommé Guillaume Tell.» Il rappelle péremptoirement Lucrèce et George Washington: «Une femme, Lucrèce, avait délivré Rome; un père, Guillaume Tell, avait délivré l'Helvétie. » — On lit

Tell est présenté comme un «non-conformiste» qui «devait avoir quelque peine à s'insérer dans la société»; c'est un asocial qu'on appelle d'ordinaire «le Fou». Petit homme trapu «avec les genoux nus», il n'est pas toujours insensible à l'opinion lorsqu'il en va pour sa réputation d'irrespect. – Son fils a une «tête à gifler». – Tell est, comme chez Lamartine, un homme comme les autres. Mais contrairement au héros légendaire qui est le seul de son peuple à résister, il se cantonne dans l'insignifiance. A-

plus loin: «Deux symboles debout au berceau des deux libertés modernes pour personnifier leurs deux natures: ici, Tell avec sa flèche et sa pomme; là, Washington avec son épée et ses lois!»

t-il dit d'ailleurs quoi que ce soit d'exemplaire? «Sait-on jamais ce qui peut se passer dans la cervelle d'un homme qui se plaît à tirer sur des pommes.»

Gessler

«Le plus cruel et le plus insolent de ces proconsuls de l'empire était le bailli Gessler.»

C'est un fonctionnaire honnête et un négociateur patient. Il est tolérant et ouvert, et fait preuve parfois d'imagination.

DEUX FABLES, DEUX MORALITÉS

Chez Lamartine, la Suisse, pays antique et moderne à la fois, incarne l'esprit des libertés. Placée à l'avant-garde du progrès, elle est le modèle des peuples européens prisonniers encore de l'esprit de privilège de l'Ancien Régime et de l'obscurantisme dont il voile les consciences. Chez Frisch, la Suisse est «exclusivement tournée vers le passé». Face à l'Autriche, pays moderne par excellence, elle est le bastion de la «réaction» et, en tant que tel, le pôle négatif du devenir historique.

UNE BRÈVE NOTE SUR LES PROCÉDÉS DE DÉMYTHIFICATION À L'ŒUVRE

D'un récit à l'autre, le lecteur est frappé par le *changement de perspective*. «Guillaume Tell» de Lamartine lie l'histoire exemplaire d'un héros authentiquement populaire au décor saisissant que constitue une Arcadie alpestre placée au cœur même du continent européen. En tant que fable, *Guillaume Tell pour les écoles* est dépourvu de signification. A défaut d'une figure héroïque capable de capter l'attention, l'on est tenté de prendre fait et cause pour le malencontreux bailli autrichien exilé dans ces contrées insalubres et inhospitalières. (Le cadre fixé par Frisch est strictement *local*; aucun artifice ne permet de le transgresser.) On se demande même pourquoi l'auteur se donne la peine de raconter une histoire aussi terne, aussi banale. De fait, la lecture ne se soutient que dans la mesure où le lecteur connaît l'histoire par d'autres sources et en identifie les étapes une à une.

Perte de signification, d'exemplarité donc, obtenue grâce à un faisceau de procédés assez faciles à repérer et dominés par l'*inversion*

et la volonté de *dépoétisation* à tout prix. (Exemples d'*inversion* glânés au hasard: la succession de vallées «étouffantes» là où le poète avait parlé d'autant de paysages «grandioses» et «riants». La *dépoétisation* s'opère par le moyen, entre autres, du *détail* précis qui détruit la majesté, la simplicité de la vue d'ensemble mythique: le goître des habitants d'Uri, les genoux nus de Tell, etc.)

Livret de service nous permet d'appréhender deux autres procédés démythifiants particulièrement efficaces: 1) la découverte d'un *fait nouveau* qui modifie de fond en comble le sens d'une histoire jusqu'ici exemplaire, qui en fait par conséquent le contrepoids et qui superpose à la «réalité» première du mythe, une seconde réalité privée d'auréole; 2) l'*altération du sens du récit* mythique tel qu'on le connaît par une *interprétation nouvelle* (permise par des comparaisons nouvelles avec d'autres récits, situations analogues).

Passages illustrant la découverte d'un *fait nouveau*: le général Guisan était apparu à Frisch, durant la guerre, comme l'incarnation de la résistance coûte que coûte à l'Allemagne hitlérienne. Or, le même Guisan avait projeté d'envoyer, peu de temps après son discours historique au Rütli, une délégation auprès de Hitler «pour tenter un apaisement et instituer une collaboration»[22]. Le même Frisch avait ignoré le fait que son pays — qui avait l'allure d'une véritable terre d'asile — refoulait de nombreux réfugiés de son territoire, en les exposant aux persécutions dont ils faisaient l'objet dans leur pays d'origine. «Je ne me rappelle pas d'avoir eu connaissance»; «on n'a pas pu savoir ce qui s'est passé dans ces années-là dans notre pays»: ces phrases indiquent l'ignorance d'antan, génératrice du mythe, et le *doute*, l'*ambiguïté* introduits à son sujet grâce au fait nouveau trouble et troublant[23].

Un passage permettant d'attester la démythification lorsqu'elle est l'effet d'une *comparaison* jusqu'alors impossible (ou qui ne s'est pas imposée avec la force d'une évidence première): à la lumière de l'idéologie nazie, la célèbre «Dörflichkeit» suisse, ce côté mi-campagnard mi-rustique qui sous-tend l'unité d'un peuple suisse proche de ses origines, apparaît comme une sorte de variante helvétique du naional-socialisme célébrant les qualités du sol et du sang (d'où le «parfum discret du *Blut und Boden*» qui altère la vision de l'idylle suisse)[24].

---

[22]*Dienstbüchlein*, p. 62.
[23]*Idem*, p. 107.
[24]*Idem*, pp. 72-73.

EN GUISE DE CONCLUSION

Dans le numéro spécial qu'elle consacre, en 1987, à la Suisse, la revue *GEO* rend un dernier hommage au mythe helvétique. Les images qu'elle publie en guise de préambule célèbrent, en effet, l'accord, maintes fois établi, entre la grandeur d'une nature inentamée et le peuple suisse (représenté à l'occasion par une paysanne de Brunnen au chapeau fleuri et un groupe d'armaillis s'adonnant au plaisir du yodl). Les légendes qui les accompagnent parlent de leur «contentement de soi» et de leur conviction toujours vivace d'appartenir à un peuple élu (*Auserwähltsein*). Quant aux Alpes, avec leurs sommets bien rangés, leurs hauts lacs et les pentes douces qui en permettent l'accès, elles ont toujours quelque chose si solennel, de merveilleux dans leur simplicité unique... ou presque. Car, plane sur leur splendeur à première vue originelle, avec ce qu'il peut avoir de visqueux, de poilu, de hérissé et de souillé, un mauvais démiurge! Les éditeurs ont en effet plaqué sur les photos, les graffiti du célèbre sprayeur de Zurich.

Les signes de Harald Nägeli ne se fondent pas dans le paysage. Ils sont là, au contraire, pour en souligner la précarité coupable. Les esprits maléfiques — araignées et coléoptères géants rivalisant avec les êtres humains promus au rang de monstres — représentent désormais l'*envers* d'un endroit problématique.

Que signifient ces graffiti? La fin de l'idylle, la souillure, grâce à l'homme, à la modernité, à la pollution? «A maints égards, la Suisse est la plus grande», affirment les éditeurs de ce numéro spécial; elle est même si «intolérablement belle que seuls les graffiti peuvent la rendre supportable»[25]. Tout se passe comme si les mythes de la Suisse étaient toujours vivants, comme si la démythification n'était pas le reflet d'un écart croissant entre mythe et réalité, mais l'antidote désespéré d'un mythe à l'épreuve du temps et par conséquent toujours doué d'un pouvoir d'expansion exemplaire.

Fin de la mythologie suisse ou son renouveau? La réponse est là, dans l'interrogation même qu'elle suscite.

André RESZLER

---

[25]Il s'agit de l'édition allemande de la revue, datée du 11 février 1987. L'édition de langue française a un contenu rédactionnel différent.